

XYZ. La revue de la nouvelle



Le nôtre

Michel Bergeron

Numéro 93, printemps 2008

Rites de passage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, M. (2008). Le nôtre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 30–35.

Le nôtre Michel Bergeron

NOTRE MAISON est un petit pain au four caché sous les arbres. Le soleil du matin se fraye un chemin jusqu'à moi. Je ferme les yeux, baignée de sa chaleur et du parfum des lilas. Une tondeuse à gazon ronronne au loin. Je traverse le labyrinthe de ruelles ombragées aux noms d'oiseaux pour me rendre à l'hôpital.



À longues glissades souples, nous avançons tête baissée sur la neige croûtée, un ballet coordonné de jambes, de muscles, de skis et de bâtons. J'aimais suivre ses traces, le voir ouvrir la voie, grand, fort, solide, tout juste un peu cabossé par la vie.

Le vent de face vigoureux sifflait à nos oreilles, mais nous étions enveloppés dans nos cocons, chacun replié sur lui-même, hypnotisé par le son de sa respiration et du crissement des skis sur les plaques de glace. Chacun seul au monde. Une seule bouche aspirait l'air froid et le recrachait en vapeur. Un seul œil clignait derrière les lunettes noires. Une seule oreille remplie de la respiration du corps. Tout était vif, acéré, coupant. Je concentrais toute mon énergie sur mon rythme. J'imaginai une chanson au tempo lent et régulier, un pied devant l'autre, une poussée du bâton, une glissade du ski, tchouk, funk, funk, psss. Le froid se ruait sur nous, mordant les bouts de nez, les lèvres, les extrémités. Mais la machine humaine nous gardait chauds en dedans.

Au loin, des troupeaux de nuages se regroupaient, couvrant l'horizon d'un voile sombre. J'entendais le murmure sourd qui rampait vers nous comme un être vivant. Le son de la neige qui roulait, s'amassait avant de débouler sur la Terre. Heureusement, nous approchions du sentier forestier. Nous nous sommes arrêtés près du tronc d'un chêne couché en travers du chemin. Il s'est assis pour peler des tangerines avec l'assurance de ceux qui maîtrisent

leur environnement avec, dans les yeux, quelque chose d'enjoué et d'apaisant.

Puis, il s'est mis à neiger. Une neige spongieuse qui modelait les formes, adoucissait les angles. Des brins légers comme des cils. Des cristaux à six branches identiques, des flocons symétriques mais uniques. Des étoiles qui tombent du ciel jusqu'au bout de ma langue.

Pendant que nous changions de fart, le paysage se transmuait sous nos yeux, se dissolvait dans la mer blanche, voilé, dévoilé. Un endroit où tout s'efface pour mieux recommencer.

Il s'est élancé et je l'ai regardé glisser avec souplesse. Je lui ai emboité le pas. Les premiers arbres à l'écorce épaisse sont apparus comme par enchantement, formes sombres derrière le rideau blanc. La neige étendait un manteau de quiétude sur les choses. Dans ce sanctuaire, le silence avait un poids, une forme, une texture. Il était dense, sans fioritures. Un univers feutré, intime, qui portait le parfum de résine des sapins. Nous nous sommes engouffrés dans un tunnel formé par les branches enneigées des pins. La poudre blanche saupoudrait nos épaules en tombant des branches basses. Quelque part, un pic tambourinait par saccades. De temps à autre, je voyais les traces d'animaux plus légers que des songes. Depuis un moment, nous suivions une ligne d'arbustes dénudés et robustes qui nous servaient de repères sur la page blanche. Nous approchions de la falaise qui surplombe la vallée. La piste montait en serpentant jusqu'au-dessus du lit de la rivière. Bercée par la cadence des pas coulants, je m'étais réfugiée dans ma bulle de glace. Hypnotisée par le blanc obsédant, j'entendais mieux le son du dedans. Le sac à dos, léger au départ, tirait sur mes épaules. Malgré la fatigue, je me sentais bien, en paix, dans un état second alors que nous nous enfoncions dans le ventre dur de la forêt, glissant sur la terre aux entrailles gelées.

Soudain, une éclaircie est apparue au bout de l'allée d'arbres et je l'ai entendue avant de la voir, la rivière blottie au fond de la vallée. Son eau coulait doucement, sombre, noire, mystérieuse. La nuit d'hiver se recroquevillait dans son obscurité précoce. Heureusement, le ciel s'était nettoyé et la lune naissante éclairait le paysage

d'une lueur spectrale. Nous avançons lentement en nous laissant bercer par le son rassurant de la rivière.

Nous sommes finalement arrivés au chalet.

C'était une cabane de rondins au plafond bas, d'une seule pièce, avec un four à bois, une table en merisier et des chaises en babiche. J'ai secoué mes cheveux poudrés de frimas pendant qu'il déroulait nos sacs de couchage sur le plancher froid et allumait un feu. J'ai suspendu mes bas, mes mitaines et ma tuque raides et glacés sur l'ancre du foyer et placé mes bottes humides autour de la truie. Les bûches de pin sec craquaient en dégageant une odeur réconfortante. Après cette dure journée, chaque bouchée de ragôût, chaque gorgée de vin, chaque rire étouffé était un concentré de bonheur. J'adorais ses éclats de joie. Ils illuminaient son visage fier comme des éclairs radieux. Sa voix coulait, liquide et riche comme du caramel chaud sur une tarte aux pommes. Ses cheveux emmêlés, ses yeux clairs, sa peau hâlée qui aspirait toute la lumière du feu... j'avais cette intense conscience de sa présence physique, de la chaleur de son sourire, de son aura naturelle. Parfois, on voudrait que rien ne change. Tout semble parfait.

Nous nous sommes couchés devant le feu mourant. Je regardais sur fond de braises rougeoyantes les contours de son corps massif, de ses larges épaules. Le vent secouait la fenêtre. La chaleur du foyer nous enveloppait d'une intensité brûlante. Épuisée, l'esprit brouillé par l'alcool, j'ai sombré dans un puits sans fond.

□

Dans ce rêve aquarium, mon amant de neige a fondu sur moi.

Mes mains exploraient son corps comme des petits animaux affamés. Les siennes, larges et puissantes, laissaient dans leur sillage une traînée de feu sur ma peau. Je sentais sa bouche fraîche au plus profond de mes émois, son souffle dans mon cou, son haleine troublante, un peu mer un peu terre.

Dans ce rêve délirium, mon aimant du froid a démagnétisé mes balises et nos corps perdus ont tour à tour explosé dans le ciel.

Lui, moi et moi et lui.

Je me suis réveillée en sursaut. L'absence de son, je crois. Étourdie, la tête lourde mais étonnamment sans gueule de bois. Quel rêve bizarre! Sur le coup, j'ai eu un peu honte. Et s'il m'avait entendue... Mais il n'était plus là. Ça ne m'étonnait pas trop. Il avait toujours été un lève-tôt. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. Rien. Puis, je me suis rendu compte que son sac de couchage avait disparu... et son linge... et ses skis.

Je me suis dépêchée de ramasser mes affaires. Il fallait que je le rattrape. Je suivais ses traces fraîches dans la neige. Je le sentais devant, pas trop loin, juste assez pour ne pas le voir encore... Là-bas, la petite montée avant le ravin... Je l'ai aperçu alors qu'il commençait à descendre. Je l'ai vu pousser avec force sur ses bâtons. Je lui ai crié d'arrêter, de m'attendre. Il filait à vive allure. On aurait dit qu'il se sauvait, qu'il me fuyait. L'inclinaison abrupte de la pente et le poids de mon sac m'entraînaient vers le bas. Je l'ai perdu de vue, trop occupée à tenter de garder le contrôle en pliant les genoux, en écartant les skis et en m'accroupissant sur les bâtons. J'ai entendu un grand cri. Une bosse invisible m'a déséquilibrée, j'ai continué à dévaler la pente à toute vitesse sur une jambe. Par miracle, mes skis ne se sont pas détachés et j'ai finalement réussi à rejoindre tant bien que mal la forme sombre étendue au bout de la piste. Il était là, immobile. Figé. À première vue, à part son bras gauche bizarrement rejeté vers l'arrière, il semblait s'en être tiré sans trop de dégâts. Je me suis approchée doucement en lui parlant, mais il ne répondait pas. Recroquevillé sur lui-même, il ne gémissait pas non plus. Je me suis agenouillée devant lui. J'ai dégagé son visage enfoui sous la neige. Aucune buée ne sortait de ses lèvres ni de ses narines. J'ai touché son cou, sa peau glacée et moite. Je l'ai retourné avec précaution tout en prenant son pouls. Rien. J'ai tâté sa nuque... tout paraissait normal... sa gorge... et j'ai alors compris que son cœur s'était arrêté. J'ai tenté de le réanimer en frappant de toutes mes forces sur sa large poitrine. J'ai attendu un moment pour reprendre mes esprits. Je peinais à retrouver mon souffle. Mon cœur battait de manière si désordonnée que j'ai failli m'évanouir, trop bouleversée

pour réfléchir. Je respirais difficilement, par à-coups. La panique montait en moi. Je sentais des aiguilles de cristal transpercer ma poitrine. Je n'arrivais pas à donner un sens aux images que mes yeux me transmettaient. Je secouai la tête, mais il n'y avait pas moyen d'esquiver le coup. Je levai mon visage vers le ciel. La neige tombait doucement sur mes joues, douce, mouillée, molle, folle.

Je suis restée là, stoïque sous le choc, comme si les transmissions étaient coupées entre mon cerveau et mon corps. Tel un somnambule, j'ai utilisé ses skis et construit une sorte de traîneau avec des branches d'épinettes et de la corde. J'ai déposé le corps dans une couverture et je me suis harnachée comme un cheval de trait. Malgré sa corpulence, j'arrivais à le traîner derrière moi, toute ma volonté concentrée à tirer cet attelage improvisé, sans penser, la raison débranchée parce que j'avais peur d'avoir peur.

J'avais atteint une étrange sérénité propre aux situations désespérées. Un espace mental situé au delà de moi-même. Je ne pouvais revenir sur mes pas et remonter le sentier. Il me fallait suivre la piste vers le bas de la vallée. J'avancais d'un bon rythme dans ce lieu de pure action. J'avais les doigts gourds, enflés et maladroits comme des saucisses gelées.

Je filais depuis un moment quand j'ai réalisé qu'il ne neigeait plus. Malgré le poids que je tirais, j'avais l'impression de voler sur la piste. Je traînais sa dépouille, puisant dans mes dernières forces l'énergie pour atteindre le camp des bûcherons d'où je pourrais appeler des secours.

Une fois sur place, j'ai réussi à allumer le feu qui faisait trembler l'ombre et la lumière sur les rondins et, subitement, les événements ont resurgi dans toute leur crudité. La douleur grandissait, se gonflait au creux de ma poitrine. J'aspirais l'air, mais j'étouffais comme un poisson hors de l'eau. La peine que je n'avais pas eu le temps d'éprouver, les larmes que je n'avais pas versées m'ont inondé l'âme et le cœur. Une crise d'une quinzaine de minutes, il me semble, dont je suis sortie vidée, lessivée, respirant lourdement comme un enfant après une colère. Puis, je me suis mouchée un bon coup et mes idées noires se sont éclaircies. Je percevais de nouveau le souffle du chalet, les craquements du parquet, le frémissement

des arbres sur le toit. Je me suis habillée en silence et suis sortie dehors. La lueur des lucioles célestes reflétée sur la neige suffisait à éclairer la montagne. Je savais qu'il était là, tout près du tas de bois, recouvert d'une bâche... son enveloppe charnelle, je veux dire, ses yeux fixés en une stupeur éternelle, et je savais aussi qu'il était parti quelque part... la mort comme la lune qui disparaît à l'horizon : on ne la voit plus, mais on sait qu'elle est encore là.

Je me suis éloignée du camp pour ne plus sentir cette présence, cette absence. Sous l'infini du ciel sombre, j'étais un microcosme de la création. Les âmes des étoiles scintillaient fébrilement. L'univers était grand. J'étais toute petite. Mais à ce moment précis, ma vie me donnait l'importance de tous les soleils, de toutes les galaxies.



D'ici, j'aperçois la rue des Colibris. J'entends les cris des enfants qui jouent au parc des Pinsons.

Une nuit, juste avant de me coucher, j'ai ressenti une douleur aiguë, comme si j'avais été piquée avec une aiguille de l'intérieur.

Cette nuit-là, j'ai su que je n'avais pas rêvé dans les bois.

Depuis l'échographie, c'est la troisième fois que je te raconte cette histoire. La troisième fois que je passe devant l'hôpital et sa clinique d'avortement sans m'arrêter.

En retournant à notre maison, je me remplis de ta présence. Ma fille. Je me demande ce qui est bien, ce qui est mal. Toutes ces façons de vivre, de mourir... et d'aimer. Tous ces choix à faire, toutes ces décisions à prendre, les vérités brouillonnes, les mensonges incohérents.

Et ce qui reste à la fin.

Il faudra bien un jour que je te raconte l'histoire de ton père.

Ton père qui était aussi le mien.